

*TaGaDam, TouGouDoum... TaTacTaToum...*

Le bruit répétitif me berce. Les yeux dans le vague, je vois la campagne défiler à travers les vitres sales, film flou que je regarde à peine. Il s'agit de mon troisième et dernier train – l'ultime partie du trajet se fera en car – depuis ce matin, depuis que j'ai reçu cet étrange message : « Rendez-vous à la Ville Close, à Concarneau. Samedi 17. 23h. Venez seul. » Peu de temps après, je courais jusqu'à la gare, comme ça, sans trop réfléchir... Sur le coup, ça m'avait semblé une évidence, même si ça ne me ressemblait pas vraiment. Maintenant que le temps passe, je suis moins sûr de moi.

Je commence d'ailleurs à le trouver un peu long, le temps. Concarneau. Je connais que de nom. C'est loin. C'est en Bretagne. Jamais mis les pieds là-bas. Il faut dire que je m'éloigne rarement de chez moi. J'aime la tranquillité et la solitude de mes montagnes, loin de tout, loin de tous. Une vie sans histoire, comme on dit. C'est tout à fait ça. Tout à fait moi. Ou presque. J'aime avoir des histoires dans ma vie. Celles des livres, quoi. Je ne compte plus ceux que j'ai déjà lus, encore moins ceux qui me restent à lire.

Je change de position sur mon siège, cherchant à m'installer plus confortablement. Je sors de ma poche un petit bouquin qui me gêne. Un bouquin à couverture jaune qui a piqué ma curiosité, et pour cause. Il a été simplement déposé devant ma porte. Un coup de sonnette à 7h et personne quand j'ai ouvert. J'y ai ensuite trouvé ce fameux message, un bristol glissé entre les pages. Bon, ce morceau de papier n'aurait pas suffi à me faire bouger, s'il n'y avait pas eu encore autre chose, qui m'a interpellé en lisant la quatrième de couverture. Le personnage principal, c'est moi ou tout comme. Même nom, même prénom. Du coup, difficile de ne voir dans tout ça qu'un simple hasard. J'ai attrapé ma veste, glissé le livre dans ma poche et couru à la gare. Il était 8h23 quand le train a démarré. Depuis, j'ai eu le temps de lire en détail ce bouquin. Une courte histoire, d'une vingtaine de pages, sans queue ni tête.

*TaGaDam, TouGouDoum... TaTacTaToum...*

J'ai fini par m'assoupir, le front contre la vitre froide. Jusqu'à ce que le contrôleur me réveille impitoyablement en me secouant sans ménagement. Je le fixe en émergeant difficilement et découvre un visage qu'aucune joie ne semble habiter. Encore un que son métier a l'air de réjouir au plus haut point. Mais je vois le soudain se détendre et un semblant de sourire étire ses lèvres.

— Ah pardon, m'sieur, j'avais pas r'connu. Vous allez à Concarneau ?

— Heu oui, réponds-je, surpris, en lui tendant mon billet. Mais vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre, vous savez. Je ne vous connais pas.

— Comment ça, vous m'connaissez pas ? Allons, vous plaisantez m'sieur, dit le contrôleur en riant bêtement. J'avais oublié qu'vous étiez un comique, vous.

— Moi, un comique ? Ecoutez, mon vieux, je ne vous ai jamais vu ! Alors rendez-moi mon billet et laissez-moi finir mon voyage tranquille.

Je hurle presque cette dernière phrase, laissant la colère m'envahir sans que je puisse la maîtriser. Le contrôleur en perd aussitôt son sourire, composte mon billet, me le tend et s'éloigne sans un mot. Je lis dans son dernier regard qu'il me prend pour un fou. N'empêche, je ne le suis pas. Je ne sais pas pour qui il m'a pris et je m'en fiche. Je suis certain, moi, de ne pas le connaître. Mais j'oublie vite ce petit incident. Il me reste un peu plus de deux heures avant d'arriver à destination et je compte bien reprendre mon somme interrompu. Cinq minutes plus tard, c'est chose faite.

*TaGaDam, TouGouDoum... TaTacTaToum...*

Je suis réveillé en sursaut. J'ignore ce qui m'a tiré de mon sommeil, mais mon cœur bat comme si la pire des choses venait de se produire. La nuit est tombée. Au-dehors, quelques lumières transformées en étoiles filantes par la vitesse perturbent la monotonie de l'obscurité. Autour de moi, quelques rares ampoules font reculer les ombres. Je m'étire et parcours du regard les sièges tous inoccupés, jusqu'à ce qu'une silhouette assise dans le coin le plus sombre attire mon attention.

L'extrémité incandescente d'une cigarette me révèle à intervalles réguliers le visage d'une femme inconnue. Je n'ose bouger, ni même parler, comme pris au piège par cette apparition. Sur une ultime bouffée de fumée, elle se lève, s'approche et s'assoit à côté de moi. Elle plonge ses yeux dans les miens, des yeux d'un bleu profond, aussi ténébreux que la longue chevelure brune qui encadre son visage. Elle pose sa main sur ma cuisse en un geste familier et esquisse un sourire.

— Alors, tu es venu. Je ne l'aurais pas cru. Tu n'as pas beaucoup changé. Un peu forci peut-être, ajoute-t-elle en me détaillant d'un air moqueur.

— Mais... je... Désolé, madame, mais... Si je vous connaissais... je crois que je m'en souviendrais, balbutie-je comme un enfant timide qui ne sait pas où poser les yeux.

— Ainsi, tu as vraiment tout oublié. Dommage pour toi, car, crois-moi, vu les nuits qu'on a passées ensemble... Mais qu'importe. Tu comprendras plus tard. Et je vais te laisser y réfléchir, dit-elle en se levant. Je voulais juste te revoir, mon cher amour, avant que...

Laissant sa phrase inachevée, la mystérieuse jeune femme s'éloigne et disparaît, non sans me jeter un dernier regard qui me glace le sang et m'échauffe les sens tout autant. Je voudrais la suivre mais je ne bouge pas. Je ne peux que rester assis, la tête pleine de questions sans réponse. Qu'une personne pense me connaître, pourquoi pas, tout le monde peut se tromper. Mais une deuxième, en si peu de temps... Je ne crois pas au hasard. Quant aux derniers mots de cette femme... Que va-t-il donc se passer... après ? Je me renfonce dans mon siège, frissonnant, les yeux perdus dans le noir de la nuit.

*TaGaDam, TouGouDoum... TaTacTaToum...*

— Mesdames, messieurs, nous entrons en gare de Rosporden, terminus de ce train. Avant de descendre, merci de vérifier que vous n'avez rien oublié dans les voitures...

L'annonce de notre arrivée me tire d'un sommeil agité, peuplé d'inconnus qui m'abordent et prennent de mes nouvelles à chaque pas que je fais. Je ramasse ma veste et remonte le couloir pour quitter le train, sans croiser personne. Au moment de descendre, mon attention est attirée

par deux contrôleurs accroupis dans l'espace situé entre les voitures. Près d'eux, un homme au sol, dont je ne vois que les jambes. A son uniforme, je reconnais un troisième contrôleur. Je m'approche, pris d'un étrange pressentiment. Je sais qui se trouve allongé là. Un seul regard me le confirme. C'est lui. Celui qui a contrôlé mon billet. Celui qui disait me connaître.

Je n'attends pas davantage, fais demi-tour et saute sur le quai. Celui-ci est désert. Je presse le pas en direction du passage souterrain afin de rejoindre au plus vite l'autocar qui me permettra de gagner Concarneau. L'horloge lumineuse m'indique qu'il est 21h15. J'ai largement le temps, même si le bon sens voudrait que je laisse immédiatement tout tomber. Je n'ose pourtant imaginer que ce qui s'est passé dans ce train est lié à mon rendez-vous. J'hésite à peine au moment d'emprunter l'escalier qui passe sous les voies. Au bas des marches, je m'engouffre dans un tunnel qu'aucune lumière ne vient éclairer. J'avance dans les ténèbres quand une odeur âcre et reconnaissable se fait sentir. Une odeur de cigarette. J'en entrevois la lueur une fraction de seconde avant qu'une douleur intense me vrille le crâne.

La souffrance m'accompagne encore quand j'émergence de l'inconscience. Je me sens faible au point de ne même pas pouvoir ouvrir les yeux. J'ignore combien de temps s'est écoulé depuis que ma tête semble avoir explosé. Allongé assez inconfortablement, je devine derrière mes paupières fermées une lueur qui doit être aveuglante. J'entends des voix qui ne dépassent pas le seuil du murmure. Puis plus rien. Rien que le silence. Le temps passe. Peu à peu, la douleur s'estompe et je parviens à regarder autour de moi.

Je suis dans une cave humide. Je m'assois péniblement sur le banc de bois qui m'a servi de lit. Un peu endolori, j'inspecte les lieux. Un sol de terre battue. Des murs en pierre couverts de moisissures et de toiles d'araignée. Dans un coin, les premières marches d'un escalier sombre. Et rien d'autre. Je distingue tout ça à la lumière d'une bougie posée sur un tabouret qui semble avoir été oublié ici il y a longtemps. A ses côtés, une enveloppe probablement laissée à mon attention. Avec un grognement, je l'attrape et l'ouvre. A l'intérieur, une simple feuille sur laquelle s'étalent quelques lignes d'une écriture manuscrite pleine de courbes et d'arabesques.

*Cher ami,*

*Vous m'avez tellement manqué durant toutes ces années que je n'ai pu m'empêcher de vous voler encore un peu de votre temps. Je dois avouer que j'aime toujours autant vous regarder dormir, ça vous donne un charme fou.*

*Mais comme je sais pourquoi vous êtes là et que je tiens à vous être agréable, je vous ai amené à votre lieu de rendez-vous. Vous voilà dans la Ville Close. J'espère que vous ne vous réveillerez pas trop tard.*

*Je me suis permise aussi de vous débarrasser de ce contrôleur qui vous a importuné dans le train, ainsi vous n'aurez plus à vous en faire à son sujet.*

*Bien à vous,*

*Celle qui vous aime et vous a toujours aimé*

Je reste abasourdi par ce que je viens de lire. Cette femme est complètement folle. Et, pourtant, j'en viendrais presque à douter de mes certitudes. Il faut que je sorte d'ici, que je quitte cette ville au plus tôt pour retourner dans mes montagnes que je n'aurais jamais dû quitter. Je jette un coup d'œil à ma montre. Vingt-deux minutes avant l'heure H. Je peux encore découvrir ce qui se cache derrière tout ça. Mais je n'en ai absolument plus envie. La bougie à la main, je me dirige vers la seule issue possible, cet escalier qui mène je ne sais où. Ses marches sont usées et glissantes. Un courant d'air glacé gémit par rafales et m'apporte des odeurs repoussantes. Je monte. Le bruit de mes pas résonne dans un silence accablant. A moins que ce ne soient les battements de mon cœur. La faible lumière que je promène à bout de bras fait naître dans les ombres – ou dans mon imagination – des présences effrayantes qui s'évanouissent dès que je les regarde. Je monte.

J'émerge enfin dans une petite ruelle pavée. Un éclair aveuglant m'accueille, aussitôt suivi par le fracas d'un violent coup de tonnerre. Et, alors que s'estompent ses échos, le beffroi de la

Ville Close se met à sonner, lugubre. Quand le onzième coup s'éteint, l'orage éclate. Une pluie diluvienne s'abat alors, noyant tout ce que l'obscurité de la nuit n'avait pas englouti, noyant aussi toutes mes velléités de retour. Même si je le voulais, ce serait de la folie de partir à l'aveuglette par un temps pareil. Ainsi, par la force des choses, comme si je n'avais pas le choix, je suis au rendez-vous. Le bon endroit, la bonne heure. Et maintenant ?

J'entends des pas qui se transforment peu à peu en une silhouette à travers les trombes d'eau. Un policier, trempé comme une soupe, apparaît. Je l'aurais presque embrassé. Il me regarde de l'air soupçonneux du flic qui flaire un mauvais coup, puis son visage s'illumine.

— Ah, c'est vous, dit-il, visiblement soulagé. Avec cette pluie, je me méfie toujours un peu. Surtout à cette heure. J'ai d'abord cru que c'était un de ces voyous qui passent leur temps à faire des graffitis partout, vous voyez le genre ? Encore qu'avec ce temps, ce serait pas si simple, pas vrai ?

Il s'interrompt, sans doute parce qu'il a remarqué mon air contrarié. Je suis pourtant à peine surpris d'être une nouvelle fois reconnu par un inconnu. Je décide de jouer le jeu.

— C'est sûr, sale temps, hein ? On serait mieux au chaud quelque part avec un bon verre, réponds-je avec un pâle sourire.

— Sûr, mais va falloir que j'attende la fin de mon service en ce qui me concerne. Vous y aurez droit avant moi, vous êtes presque chez vous, dit-il. Si vous voulez, je peux vous accompagner, histoire que vous fassiez pas de mauvaise rencontre.

Je sens mon cœur battre un peu plus vite à ces mots, devinant que la clef de tout ce mystère se trouve à portée de main. Bénissant la pluie qui masque mon trouble, j'acquiesce à la proposition du policier et l'invite à prendre un verre qu'il accepte d'autant plus volontiers qu'il n'attendait que cela. Au moins, je ne serai pas seul pour affronter ce qui m'attend, quoi que ce soit. Je m'arrange pour le laisser ouvrir la route et, moins de cinq minutes plus tard, nous voici devant une massive porte de chêne. Je m'en approche, me demandant comment je vais pouvoir entrer dans cette maison qui n'est pas la mienne.

Perplexe, je me retourne vers le policier, décidé à lui avouer la vérité. Mais, derrière moi, il n'y a plus qu'un rideau de pluie. La rue est déserte. L'homme a disparu. Déstabilisé, je perds l'équilibre sur les pavés glissants et heurte la porte de l'épaule. Tournant lentement sur ses gonds, elle s'ouvre sur un hall obscur avec un grincement lugubre. A cet instant, il est encore temps pour moi de faire demi-tour et de fuir aussi loin que possible. Mais je franchis le seuil. A peine ai-je fait quelques pas que les battants se referment violemment dans mon dos. Au même moment, les bougies d'un lustre antique, s'allumant les unes après les autres, dévoilent un macabre spectacle.

Au pied d'un majestueux escalier, le flic est étendu dans une mare de sang. La gorge tranchée. A ses côtés, sourire aux lèvres, couteau à la main, se tient la mystérieuse jeune femme du train. Elle jette négligemment l'arme sur le carrelage et allume une cigarette. Moi, je ne bouge pas. Je me sens pris au piège, tétanisé par le charme mortel de cette meurtrière. Elle aussi reste immobile, se contentant de me fixer d'un air amusé, tirant régulièrement une bouffée de sa cigarette. Le temps s'écoule au rythme d'une horloge invisible dont je crois presque entendre l'inférieur tic-tac.

Et puis, tout à coup, la peur m'envahit. Une peur panique, incontrôlable, comme si le Mal approchait. Et soudain, surgi du néant, le voilà, au milieu de l'escalier. Un chien énorme. Je ne peux croire qu'un animal de cette taille puisse exister ailleurs que dans mon imagination. Pourtant, quand ses yeux rougeoyants se posent sur moi, semblant lire au plus profond de mon âme, impossible d'en douter. Ce chien est bien réel. Il vient tout droit de l'enfer. Et il vient pour moi. Un grand rire se fait alors entendre. Un rire moqueur dont les échos se répercutent dans l'immensité du hall. Comme si j'en connaissais l'origine, mon regard est irrésistiblement attiré vers le haut de l'escalier. Là, descendant les marches à pas lents, un homme de haute taille me toise d'un air hautain. Et cet homme... c'est moi.

Je sens ma raison vaciller, approcher dangereusement du seuil de la folie. Les yeux écarquillés, je me vois, comme si j'avais quitté mon corps, arriver en bas de l'escalier et avancer

vers moi-même en riant, visiblement satisfait. Mais, alors que je suis sur le point de défaillir, la réalité reprend ses droits. Oui, je pourrais être cet individu. Cependant, maintenant qu'il est tout proche, une multitude d'infimes différences me rassurent quant à ma santé mentale, même si je reste partagé entre soulagement et étonnement. Certes, je ne suis pas fou. Mais, bien qu'il soit probablement l'auteur du mystérieux message, cela n'explique pas qui est cet homme.

— Tu es un peu en retard, me lance-t-il d'une voix qui ressemble à s'y méprendre à la mienne. Enfin, tu es là, c'est tout ce qui compte. Mais j'en oublie la politesse la plus élémentaire. Sois le bienvenu chez toi... mon frère !

Le choc de ses derniers mots est tel que j'en tombe à genoux, le souffle court. Je regarde tour à tour cet homme et cette femme, leur lançant des questions muettes. Je vois bien dans leurs yeux qu'ils se délectent de mon incompréhension. Je parviens au prix d'un douloureux effort à articuler quelques mots. Ma voix est rauque, méconnaissable à mes oreilles, et s'éteint avant d'arriver en bout de phrase.

— Mon... mon frère ? Mais je n'ai pas de...

— Oh si, crois-moi, je suis bien ton frère. Ton frère jumeau, pour être tout à fait précis. C'est une longue histoire que je te raconterais volontiers si nous n'étions pas un peu pris par le temps. Ce que je peux te dire, c'est que je t'ai retrouvé grâce à ta chère épouse, ici présente, que tu sembles avoir écartée de ta vie au point de l'oublier totalement.

Cette seconde révélation est encore plus douloureuse à encaisser que la première. Mes larmes se mettent à couler, sans même que je sache trop pourquoi, comme si elles avaient des années de chagrin à rattraper. J'ai l'impression d'être dans la peau de quelqu'un d'autre. Ou de faire un horrible cauchemar. Oui, ça ne peut être que cela. Et je vais me réveiller chez moi, loin de tout ça. Mais je vois alors le vrai visage de cette femme, de ma femme. Un visage de haine pure, qu'elle m'avait caché jusqu'à présent.

— Jamais je ne pourrai te pardonner ce que tu m’as fait subir, s’enflamme-t-elle d’un ton qui me transperce le cœur. Tu mérites ce qui va t’arriver, et c’est même trop peu en comparaison de ce que j’ai rêvé de t’infliger depuis toutes ces années. Je te déteste. Je...

— Calme-toi, l’interrompt mon frère. Tout est fini pour lui. Car te voilà devenu le principal suspect de toute une série de meurtres, dit-il en se tournant vers moi. A ma place, ça va de soi, pour que je puisse commencer une nouvelle vie. Et je vais m’assurer que tu sois le coupable idéal. Un coupable qui ne pourra pas se défendre...

Je voudrais le raisonner, le supplier, mais il ne m’en laisse pas le temps. Un simple geste de la main en direction de son chien m’ôte tout espoir de m’en sortir. Et je vois la mort se précipiter vers moi, une mort aux yeux brûlants et aux crocs acérés. Sa course est brève et silencieuse. Je tente en vain de la freiner et bascule sous le poids du monstre. Et, tandis que résonne à mes oreilles le rire vengeur de ma femme, j’emporte à titre d’épithète la vision d’épouvante d’une gueule béante, porteuse de souffrance et de mort...



Concarneau. Hôpital du Pouzou. Un patient en état d’hypnose vient d’achever son récit sur une note morbide. Auprès de lui se tiennent le docteur Kermarrec et l’inspecteur Klops. Ce dernier, en charge d’une enquête sur une affaire de multiples homicides, soupçonne l’homme endormi. Mais, faute d’avoir pu obtenir des preuves tangibles, il s’est résolu à demander au médecin de recourir à l’hypnose régressive pour tenter de comprendre l’étrange personnalité du suspect.

— Je ne peux pas dire que ça m’avance beaucoup, grommelle l’inspecteur. En admettant que son histoire soit vraie, ce que j’ai vraiment du mal à croire, ce type est innocent mais mûr pour l’asile. Dans le cas contraire, elle ne m’apporte rien de concret. Bah, ça valait le coup d’essayer. Tant pis si j’ai perdu mon temps...

— J'admets que ce que nous venons d'entendre n'a pas beaucoup de sens, répond le docteur. Mais nous ferons une autre séance demain. Il arrive souvent que les premières tentatives n'aboutissent pas à grand-chose, aussi ne désespérez pas trop vite.

— J'en doute, mais bon... On verra bien demain. Bonne nuit, docteur, et méfiez-vous quand même de lui, on ne sait jamais.

— Ne vous en faites pas. Il est encore en état hypnotique pour l'instant et je vais lui administrer un sédatif qui assurera à tout le monde de passer une nuit paisible. A demain, inspecteur.

Klops ayant quitté les lieux, Kermarrec reste seul avec son patient. Celui-ci respire paisiblement et semble vraiment inoffensif. Alors que le médecin prépare le calmant, il remarque un petit livre que l'homme serre dans sa main droite. Intrigué, il s'en saisit délicatement et, s'approchant de la fenêtre pour bénéficier de l'éclairage extérieur, déchiffre distraitement les premières lignes. Fronçant les sourcils, il finit par lire d'une traite la quasi-totalité des quelques vingt pages que compte le livre.

— Bon sang, il nous a bien eus, dit-il tout haut. Voilà d'où vient l'histoire qu'il nous a racontée. Tout correspond jusque dans les moindres détails ! Mais...

Il se raidit soudain en poursuivant sa lecture. La séance d'hypnose, la découverte du bouquin. Tout y est. Les dernières lignes lui glacent le sang. Elles concluent le livre sur l'assassinat sauvage du médecin par son patient. Non, il se refuse à y croire. Ce n'est qu'une coïncidence, rien de plus. Mais un irrépressible malaise s'empare de lui. Et quand il entend grincer les ressorts du lit, il est déjà trop tard pour hurler de terreur...